

Michel Laclotte (27 octobre 1929, Saint-Malo – 10 août 2021, Montauban)

Michel Laclotte fut sans nul doute le plus grand directeur du musée du Louvre depuis Dominique-Vivant Denon. Il est le créateur du Louvre moderne.

L'on oublie trop souvent l'état du musée dans les années de l'après-guerre en dépit des efforts d'André Malraux (1901-1976) pour le réhabiliter. Comme il le disait lui-même avec cette modestie qui n'était pas feinte, Michel Laclotte eut beaucoup de chance. Il arrivait au bon moment. La décision de donner au Louvre les immenses espaces libérés par le départ du ministère des Finances installé jusqu'alors rue de Rivoli, la décision présidentielle (François Mitterrand) de confier sans concours le musée à l'architecte sino-américain Ieoh Ming Pei (1917-2019), la présence de conservateurs qui souffraient de l'état d'abandon du musée décidés à se consacrer corps et âme à cette indispensable rénovation, des moyens financiers conséquents, permirent cette complexe et complète restructuration du musée. Michel Laclotte, dans les différentes fonctions qu'il occupa successivement, conservateur en chef du département des Peintures (1966-1987), directeur du Louvre (1987-1995), se consacra avec obstination, avec acharnement, avec conviction, avec patience, avec habileté jusqu'à son départ à la retraite en 1995, à cette réhabilitation.

Je ne prendrai qu'un exemple. Convenait-il de présenter les collections de peinture du musée – les plus importantes et les plus complètes au monde avec celles de la National Gallery de Londres – en ordre chronologique ce qui, par exemple, aurait permis de regrouper en un seul espace les tableaux caravagesques qu'ils fussent d'artistes italiens, nordiques, français ou espagnols ? Ou fallait-il opter pour une autre solution mais laquelle ? La géographie du musée interdisait d'opter pour le premier parti. Fallait-il dès lors privilégier, comme l'on s'y attendait, l'école française d'Enguerrand Quarton et Jean Fouquet à Ingres et à Delacroix et la présenter dans la Grande Galerie, ce long couloir si mal adapté à la présentation des œuvres, au risque d'être accusé de chauvinisme ou, au contraire, réserver la place d'honneur du musée, cette glorieuse Grande Galerie, à l'Italie ? Le choix italien, longuement réfléchi, s'est avéré le bon. Il y eut bien des batailles – celle de la pyramide est la plus célèbre. Dans chacune d'elles Michel Laclotte sut convaincre.

Son rôle pour la création du musée d'Orsay fut non moins essentiel, de l'étape de la préfiguration (1972) à celle de son ouverture au public (1986). La gare d'Orsay était promise à la démolition. Je crois me souvenir que les plans de plusieurs architectes de renom du futur hôtel qui prendrait sa place furent exposés au musée des Arts décoratifs. Le président de la République Georges Pompidou (1911-1974), responsable de la désolante destruction des Halles, voulut se racheter et sauva Orsay. Il était clair que Paris manquait d'un musée digne de ce nom qui, de Courbet à Cézanne, honorerait cette passionnante période de l'histoire de l'art. Mais Michel Laclotte, spécialiste reconnu des Primitifs siennois et de l'École d'Avignon, ignorait tout, ou du moins bien des choses, sur les courants d'avant-garde en Allemagne, en Suisse ou en Italie, sur les arts décoratifs anglais, Arts and Crafts, les Wiener Werkstätte, la photographie, etc...Il visita les musées qui se consacraient à cette période. Il lut tout ce que l'on devait lire. Le musée ne serait pas un musée de peinture, un musée de la peinture française mais un musée encyclopédique ouvert à toutes les formes artistiques de cette si stimulante seconde moitié du XIX^e siècle. La politique d'acquisition largement ouverte sur l'Europe menée par Michel Laclotte fut exemplaire. Contre vents et marées (Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand un temps), Michel Laclotte imposa ses choix, ses idées aussi bien sur la période que le musée d'Orsay

devait couvrir que sur son contenu, un musée des arts et non pas un musée d'histoire. Il fut un grand bâtisseur comme les musées français en connurent peu.

Né à Saint-Malo en 1929, Michel Laclotte s'intéressa tôt aux Primitifs italiens. Son exposition « De Giotto à Bellini » (1956) réunissait le meilleur des primitifs italiens des collections publiques françaises, notamment ceux de la collection Campana que les conservateurs du Louvre, par opposition politique à Napoléon III à l'origine de l'achat de la collection, avaient dispersés dans toute la France dans les musées les plus reculés. Ces primitifs aujourd'hui regroupés forment le noyau du musée du Petit Palais à Avignon. Ce fut à l'occasion de l'exposition de 1956 que Michel Laclotte connût Roberto Longhi (1890-1970), son maître (citons aussi Charles Sterling, André Chastel). Membre depuis 1961 du comité de rédaction de *Paragone*, Michel Laclotte se lia d'amitié avec les historiens d'art de sa génération, en Italie surtout mais également en Angleterre (Anthony Blunt) et aux États-Unis. J'aimerais citer tout particulièrement un nom parmi tant d'autres, celui d'Enrico Castelnuovo (1929-2014). Michel Laclotte organisa quelques unes des expositions les plus importantes de l'époque – *The Age of Louis XIV* à la Royal Academy (1958), *Trésors de la peinture espagnole* (1963), *Le XVI^e siècle européen* (1966), *La peinture allemande à l'époque du Romantisme* (1976-1977), *L'âge d'or de la peinture danoise* (1984), *Le siècle de Titien* (1993) – qui firent de Paris, pour un temps, un des hauts lieux de rencontre des historiens d'art du monde entier. Or on lui doit encore ces expositions-dossiers consacrées à une seule œuvre du musée – *Le Bain Turc* d'Ingres, *L'Atelier* de Courbet – l'occasion d'étudier sous tous ses aspects un tableau célèbre.

Michel Laclotte aimait l'art contemporain. Il s'était de longue date lié d'amitié avec Pierre Soulages à qui il demandait conseil pour le choix des couleurs des salles du Louvre. Une de ses dernières sorties, le 8 décembre 2019, fut pour se rendre dans le Salon carré, la salle des Primitifs italiens, afin de célébrer les cent ans du peintre. Après son départ à la retraite, il se consacra à la création de l'Institut national d'histoire de l'art et notamment à la création de cette grande bibliothèque d'histoire de l'art qui manquait à la France, la magnifique Salle Labrouste, rue de Richelieu, dont il avait rêvé toute sa vie.

Michel Laclotte était breton, têtu, secret, souriant, il se livrait peu, c'était un esprit concret. Ce qu'il préférait c'était accrocher une salle de musée, mettre en valeur une œuvre grâce à cet accrochage. L'achat dont il était le plus fier était celui du *Portrait de Sigismond Malatesta* par Piero della Francesca. Son humour, son ironie étaient à double entente. Il sut s'entourer des meilleurs, et jusqu'à sa mort, voulut former des spécialistes des primitifs italiens. Pour Michel Laclotte savoir attribuer était essentiel. On lira parmi ses écrits, essentiellement consacrés aux primitifs français et italiens, *Histoires de musées : Souvenirs d'un conservateur* (j'insiste sur ce dernier mot) paru en 2003 (l'édition anglaise date de 2011), le bréviaire de tout conservateur, un témoignage unique et passionnant sur la vie des musées français dans le dernier quart du XX^e siècle, une lecture indispensable pour tous ceux qui croient à cette institution aujourd'hui souvent décriée qu'on appelle musée.

Michel Laclotte aimait l'opéra, l'opéra italien avant tout. Il souhaitait être enterré sur l'air du Trio des masques du *Don Giovanni* de Mozart. Il repose au cimetière de Plougrescant dans la Bretagne profonde aux côtés de ses parents.